

Quelques Remarques sur Grenoble et ses Cours de Vacances.

Éprouvant depuis longtemps le vif désir de revenir en France pour fortifier mes connaissances dans la langue française, je me décidai à passer mes vacances à Grenoble, lieu où j'espérais trouver à la fois ce que je cherchais : l'enseignement scientifique et la grandeur de la nature. Pour l'un et pour l'autre, j'ose dire que mes souhaits ont été parfaitement satisfaits. Grenoble tient une des premières places parmi les villes où se donnent des cours de vacances.

A part l'éminence des professeurs, c'est la situation de Grenoble — en plein cœur des Alpes — qui attire un grand nombre d'étrangers. Grenoble occupe un site original au confluent de l'Isère, qui divise la ville en deux parties inégales, et du Drac, torrent rapide pendant la fonte des neiges, mais qui est tout à fait à sec en été. Une ceinture de montagnes imposantes, s'élevant jusqu'à 3000 m d'altitude, lui donne un horizon superbe, surtout quand les crêtes sont couvertes de neige, ce qui arrive souvent en plein été. Quand il fait clair, on peut même voir le Mont-Blanc, qui dépasse la ligne des autres montagnes. C'était un soir, sur le pont de l'Isère, que le professeur d'allemand du Lycée, M. Melchior, me le montrait, moment que je n'oublierai jamais. Le Mont-Blanc reste visible plus longtemps que les autres sommets, parce que, étant plus haut qu'eux, il se dore aux derniers feux du soir. En voyant pour la première fois sa cime majestueuse, couronnée de neiges éternelles, je commençais à comprendre le désir des humains d'exercer leurs forces physiques et morales à vaincre ce fier roi des Alpes, désir qui durera aussi longtemps que ses neiges.

Ayant doublé en 25 ans comme population, Grenoble est une ville de 78 000 habitants. On voit partout que c'est une ville d'aspirations modernes. Elle intéresse ses visiteurs comme centre d'alpinisme, d'industrie et d'étude. C'est la ganterie qui forme la principale branche d'industrie. Elle occupe plus de 20 000 personnes. Dans les environs, on a utilisé la force de l'eau »la houille blanche« qui y abonde, pour produire de l'électricité, ce qui a donné naissance à des usines importantes et des ateliers de toutes sortes. Ainsi la région grenobloise est devenue une des plus industrielles de la France. Sa population et surtout celle de Grenoble se trouve à l'avant-garde du progrès. L'activité »du Syndicat d'Initiative«, (Verkehrsverein) le premier en France, en est un signe très net. Reconnaisant l'importance du tourisme pour le développement d'une ville, il s'est formé pour faciliter aux étrangers leur séjour à Grenoble et en Dauphiné en leur donnant gratuitement tous les renseignements nécessaires. Le »Comité de Patronage des Étudiants Étrangers« s'occupe exclusivement, comme le nom l'indique, de ceux des visiteurs qui sont venus pour se perfectionner dans la langue française. C'est ce comité qui organise des cours spéciaux de langue et littérature françaises pour les étudiants étrangers et qui se charge de leur procurer des logements et de guider leurs excursions. Grâce à ces deux institutions, l'Université de Grenoble est celle des Universités de France qui, après Paris, reçoit le plus d'étrangers. En voici le total de l'année scolaire*) et du cours

*) L'enseignement pour les étrangers comprend : 1. Des cours pendant l'année scolaire, 2. des cours de vacances.

de vacances pour 1911/12 : Allemagne : 437 ; Russie : 302 ; Italie : 193 ; Bulgarie : 150 ; Iles Britanniques : 116 ; États-Unis : 97 ; Autriche-Hongrie : 76 ; Suisse : 25 ; Suède : 13 ; Danemark : 10 ; Égypte : 10 ; Roumanie : 9 ; Espagne : 9 ; Turquie : 9 ; Serbie : 8 ; Grèce : 4 ; Australie : 3 ; Argentine : 3 ; Portugal : 2 ; Belgique : 2 ; Hollande, Brésil : 1.

Parlons maintenant un peu plus en détail de ces cours et de leurs sujets principaux : la phonétique, la grammaire, la traduction et la littérature.

Selon l'importance qu'on attache aujourd'hui à la **phonétique** comme à toute science exacte, on donne à ce sujet quatre leçons par semaine, qui se divisent de la manière suivante : deux leçons de phonétique descriptive, une leçon de phonétique pratique et une de phonétique expérimentale. Dans toutes les sciences on aime maintenant à vérifier les hypothèses par l'expérience. De même qu'il y a depuis Wundt une psychologie expérimentale, de même il y a maintenant une phonétique expérimentale. M. Rosset en est un représentant aussi savant qu'enthousiaste, et l'Université de Grenoble a, la première en France, fondé un Institut de Phonétique. Dans les leçons de phonétique expérimentale, M. Rosset nous montra les appareils qui servent à mesurer le temps et l'intensité d'un son articulé par des courbes. Il nous expliqua comment étalonner ces appareils et en interpréter les courbes. En même temps, il attira notre attention sur les insuffisances et les inconvénients des appareils, dont il faut mettre en ligne de compte les défauts. Enfin il nous donna une idée des difficultés qu'il y a à surmonter pour obtenir des résultats valables, admettant des conclusions scientifiques.

Ce qu'il y a de moderne dans ses cours de phonétique descriptive, c'est sa manière d'expliquer le développement des sons d'après les phénomènes purement physiques. En matière de phonétique la langue parlée est tout pour lui, il ne fait aucun cas de la langue écrite. Ainsi il polémisait plus d'une fois contre les grammairiens du 17^e siècle qui n'ont rien compris à la phonétique et qui, par des règles absurdes, ont souvent arrêté le développement naturel de la langue. Il nous montra que les sons ont été retenus par l'écriture, mais aussi que les tendances transformatrices existent néanmoins.

Il nous parla, en général, du rôle et de l'emploi de la phonétique dans l'étude pratique des langues vivantes. Il traita, en particulier, des différentes voyelles orales et nasales et des caractéristiques de l'articulation consonnantique, en attirant, après la définition de chaque son, notre attention sur les provincialismes français et les défauts de prononciation des différentes nations étrangères. Quelquefois il nous donna des explications sur l'origine de la prononciation moderne, matière dont il traite plus amplement dans son livre « Les Origines de la Prononciation française moderne. »

C'est aux timbres des voyelles qu'il attache le plus d'importance. Il en connaît au moins trois à chaque voyelle : la voyelle fermée, ouverte et moyenne. On pourrait en reconnaître davantage. Koschwitz connaît 6 u. p. e., tandis que Rousselot n'en a que deux. Les nuances entre les timbres peuvent être très faibles. Ainsi on pourrait admettre des e autant qu'on voudrait, les différences intermédiaires étant très petites. Voici une échelle depuis e ouvert jusqu'à e fermé, où les limites entre deux e suivants sont à peine perceptibles : père, perte, peste, pédant, poupée.

Il entama aussi la question des e muets (féminins), ou comme il s'exprima : la querelle des e muets. Ici il faut distinguer la prose de la poésie. Voici ce qu'il en dit pour la prose :

Il y connaît quatre degrés d'intensité de l'e féminin. Les voici : 1. rose (e tout à fait muet). 2. ornement (Ici l'e se conserve, parce qu'il sépare 3 consonnes selon la règle absolue : Le Français ne prononce pas plus de 2 consonnes de suite). 3. cheval (l'e est prononcé parce qu'il porte l'accent tonique secondaire, ce mot ayant deux accents toniques.) 4. Il sait que (Ici l'accent tonique principal repose sur l'e féminin).

Pour un groupe de deux consonnes dont la première est n'importe laquelle, dont la seconde est r ou l, il y a deux prononciations, la prononciation académique: *notrö, tablö*, et la prononciation populaire: *not. tab.* Cette dernière est la plus répandue. S'il y a plusieurs e féminins de suite, le Français en supprime autant que possible, tout en faisant attention à l'accent tonique et à la règle des trois consonnes; par ex: parce que je te le redemande.

Pour l'e féminin en poésie, le point de vue de M. Rosset est on ne peut plus moderne. Puisque la poésie française n'est pas fondée sur la prononciation moderne mais sur celle du XVII^e siècle, et que le vers français repose sur le nombre des syllabes, il faut compter les e féminins comme syllabes. Cependant, dans la plupart des cas, on ne prononce pas l'e, mais on allonge la voyelle précédente pour remplacer le temps dû à cet e, p. ex: »inutil(e) d'écouter cet homme« Ici il faut allonger i comme dans l'exemple suivant: »qui suivent indolents compagnons de voyage« (vers tiré de »l'Albatros« de Baudelaire). S'il n'y a pas moyen d'allonger la voyelle précédente, on remplace l'e féminin par un silence, p. ex: »Souvent pour s'amuser les hommes d'équipage (silence après »hommes«). Il nous a aussi montré qu'en allongeant les voyelles précédentes, ces e féminins peuvent servir à exprimer la lourdeur comme dans ce vers de l'Albatros: »Lais^sent piteusement leurs grandes ailes blanches« où il y a 5 e remplacés par la longueur de la voyelle précédente.

Ce qu'il disait de la liaison des lettres muettes, question fort discutée, me semblait aussi être d'un intérêt exceptionnel. Qu'on prenne garde de faire trop de liaisons! La langue française moderne a appris à faire des hiatus, elle n'y est plus rebelle. Je pourrais citer force exemples où tout professeur ferait la liaison, excepté le professeur français. Dans la rue, au restaurant, on n'entend prononcer guère que: . . . pas |été, je suis| allé, prononciation qui, d'ailleurs, n'est pas à imiter. M. Rosset distingue des liaisons obligatoires, interdites et possibles. A la fin de son livre »Exercices Pratiques d'Articulation et de Diction«, il a ajouté un texte »Les Parlers Français« en indiquant en notes les liaisons qui ont été faites par Gaston Paris, Omer Jacob et Paul Passy. Chacun d'eux représente un type particulier de prononciation: Omer Jacob, la prononciation grammaticale, type qui se trouve dans une infinie minorité; G. Paris, la bonne prononciation et celle de la chaire; Paul Passy, la prononciation populaire. O. Jacob fait le plus de liaisons et se trouve souvent seul à en faire une, G. Paris en fait moins, Paul Passy moins encore.

En plus des cours théoriques, il existe des **exercices pratiques de Prononciation**, qui comprennent des **exercices de lecture** et des **exercices de conversation**.

Ces exercices ont une organisation spéciale et sont soumis à une taxe particulière de dix francs pour cinq semaines. Les leçons ont lieu 3 fois par semaine. Avant de commencer le cours, le professeur examine la prononciation de chaque étudiant en notant par écrit ses défauts d'articulation et de diction: »il dresse — comme M. Rosset s'exprime — son signalement phonétique« Suivant le résultat de cet examen, on classe les élèves en les réunissant par groupes de six, de même nationalité autant que possible. Le livre de M. Rosset »Exercices pratiques d'Articulation et de Diction« sert de base aux leçons de lecture. Voici la méthode d'après laquelle elles se donnent: On passe successivement des consonnes aux voyelles que l'on articule mal et enfin à la diction, qui laisse presque toujours à désirer. L'élève prépare le morceau que le maître lui a indiqué, en étudiant les transcriptions phonétiques. Il le lit à haute voix ou professeur, qui le corrige et qui lit le passage à son tour. L'élève prend note des remarques sur les fautes qu'il a commises, et observe surtout la diction du maître, qu'il tâchera d'imiter. Ce qui rend ces exercices de lecture et de diction encore plus efficace, c'est qu'on a toujours à sa disposition un phonographe, sur le cylindre duquel la voix du maître est

inscrite, ce qui vous permet de corriger votre prononciation, sans que le maître soit présent. Presque tous les textes du livre de M. Rosset existent en transcription phonographique et vous n'avez qu'à aller à la salle d'audition pour en profiter. Ces auditions ont lieu tous les jours scolaires, le soir de 2 à 4 et de 5 à 7 heures. En suivant assidûment ces leçons, en y unissant surtout le travail personnel, comme les règles pratiques de M. Rosset l'indiquent, et en écoutant les auditions phonographiques, on arrivera à diminuer un à un tous les défauts de prononciation, à rythmer et à accentuer la phrase à la manière française.

En plus de ces Exercices de Lecture, les étudiants qui savent déjà prononcer et lire d'une façon satisfaisante, peuvent prendre part aux **Exercices de Parole**. Les conditions sont les mêmes que pour les exercices de lecture. Il y a deux leçons par semaine. Les étudiants sont réunis en groupes de quatre. Ils choisissent parmi les sujets que le maître leur propose, celui qui les intéresse le plus et le préparent soigneusement. Au jour de la leçon, ils en font au professeur un exposé oral d'environ dix minutes, sans jamais se servir de leurs notes écrites. Après qu'ils ont fini, le maître corrige les fautes de prononciation et critique les tournures incorrectes en suggérant de meilleures expressions.

Deux leçons par semaine sont données à la **grammaire**, l'une à l'explication grammaticale de textes modernes, l'autre au cours supérieur de grammaire. Dans ce cours aussi, M. Rosset s'efforce d'expliquer, à part les règles de la grammaire, les raisons des phénomènes grammaticaux et leur développement historique.

Pour ceux qui ont le désir de se perfectionner dans le **style**, il existe encore deux cours : le cours normal de M. Hardouin et le cours de M. Laurencin. M. Hardouin propose des sujets semblables aux sujets de composition allemande dans nos classes de seconde. Les élèves en font une petite rédaction. Le maître la corrige et donne des notes. Il en est de même des cours de M. Laurencin. Seulement les sujets y sont un peu plus difficiles, son cours ayant le but pratique de préparer les élèves aux Certificat d'Études Françaises.

Les cours dont nous venons de parler, remplissent les deux premières leçons du matin. A 10 heures, les différentes nationalités se séparent pour se rendre aux Exercices de **Traduction**. Un cours spécial a lieu pour chacune des langues suivantes : allemande, italienne, anglaise, russe, bulgare, polonaise et tchèque. Vu le grand nombre des Allemands, ils sont divisés en deux groupes. L'été passé, on a traduit »Die wilde Jagd« par Ludwig Fulda dans l'un, et »Magister Timotheus« par Jensen dans l'autre, la première œuvre représentant la langue de la bonne conversation, la seconde, la langue écrite soutenue. Le maître, Professeur Besson, divise le texte en morceaux d'une demi-page à peu près, qu'il assigne à ceux qui veulent en faire la traduction. Au jour de la leçon, les étudiants lisent leur traduction, qui est corrigée par le professeur et les étudiants en commun. A la fin, le professeur donne la traduction modèle en se servant des expressions suggérées par les étudiants, c'est à dire de celles qu'il juge convenables. Ces exercices sont des plus intéressants, quant à la comparaison des deux langues et pour voir où la traduction littérale correspond à l'original, et quand l'expression allemande doit être remplacée par une toute autre tournure française.

Tous ceux qui ont voulu enrichir leur **vocabulaire** et leurs connaissances des **synonymes** français, ont profité du cours normal de M. Varenne. En suivant le texte d'une fable de Lafontaine, il donnait l'étymologie et la définition de toutes les expressions qui lui semblaient avoir de l'intérêt, et y ajoutait les synonymes et toutes sortes de tournures et de proverbes où ces expressions se retrouvent. L'été dernier, il interpréta de cette manière la fable »Le Savetier et le Financier«. Pour montrer qu'il a traité son sujet à fond, il suffit de dire qu'en six semaines, il n'en a pas dépassé la première vingtaine de vers.

Voici quelques exemples, propre à nous démontrer sa méthode: gagner; le gain; le regain = la deuxième coupe du foin, de là: il a un regain de jeunesse; gagner (amasser) de l'argent = faire sa pelote = faire venir l'eau à son moulin; une vache à lait = ce qui vous rapporte beaucoup d'argent; gagner du terrain; au »gagne-petit«: c'est ainsi qu'on appelle les petites industries de la ville, p. ex: le remouleur (aiguiseur) qui repasse des ciseaux; terme de procès: On a gain de cause, si on l'emporte sur qn; mon gagne-pain = métier; les expressions pour ce qu'on gagne, ouvrier: journée ou salaire = de l'argent pour acheter du sel; domestique: gages; employés qui sont payés tous les mois: les appointements; les fonctionnaires de l'État: traitements ou émoluments; médecin, avocat: honoraire; le casuel = ce qu'on gagne en plus du traitement; le casuel n'est pas toujours honnête: se laisser graisser la patte; des pots de vin = profit malhonnête d'un fonctionnaire; jouer sur le velours = jouer avec le gain; faire Charlemagne = s'en aller de peur de perdre ce qu'on a gagné.

Rieur: on rit comme un fou; rire aux larmes, aux éclats; on a le fou rire (qu'on ne peut pas arrêter); rire dans sa barbe = ne pas montrer la joie intérieure = rire sous cape; on se tord de rire; un rire jaune = rire par politesse (le contraire: verser des larmes de crocodile); rire du bout des lèvres = ne pas rire franchement; tel qui rit vendredi, dimanche pleurera; les enfants font risette à qn; risible se dit des choses qui font rire; ridicule, des personnes dont on se moque; le ridicule = un sac (le mot est la corruption de réticule = filet; le peuple a confondu ces deux mots); réseau (réseau de chemins de fer); les mailles d'un filet; il y a encore un mot maille = médaille; avoir ni sou ni maille = absolument rien = n'avoir pas ça (geste de l'ongle) avoir maille à partir ensemble = avoir une dispute; tourner en dérision; ricaner comme un satan; — chômer; chômage; on embauche, on débauche des ouvriers; l'oisiveté est la mère de tous les vices; il ne travaille pas = il fait le lundi = il a les côtes en long = il a un poil dans sa main; les oisifs = des badauds, ils baillent aux corneilles; rester bouche bée = la bouche ouverte. ruiner; la ruine, la banqueroute; la faillite; en liquidation judiciaire; la maison a sauté ou fait le saut; la banqueroute frauduleuse; le caissier file en Belgique = a levé le pied = est parti à l'étranger avec l'argent d'un autre; il a mangé la grenouille = on lui avait confié une petite somme qu'il a dépensée (la grenouille = la caisse d'une société, des soldats, etc.).

Par ces exemples on peut remarquer que, beaucoup de locutions connues à part, le cours de M. Varenne a essentiellement enrichi notre vocabulaire et surtout notre trésor de tournures populaires. Il importe sans doute de savoir des expressions comme nous venons d'en citer, puisqu'on en trouve dans presque tous les journaux.

Ce cours offrit à M. Varenne mainte occasion d'attirer notre attention sur des locutions humoristiques. Le cours de M. Besson sur »L'humour dans la Langue française« nous montrait plus encore que cette langue est en réalité fort riche en tournures humoristiques, quoique ceux qui n'en ont qu'une connaissance superficielle soient aisément disposés à lui contester cet humour. M. Besson nous a cité un nombre infini de locutions où se trouve soit la comparaison ou la métaphore, soit l'hyperbole ou l'euphémisme humoristiques.

En voici des exemples: quelques expressions pour mourir: faire son paquet, sa malle; graisser ses bottes; il y a laissé ses bottes = il y a péri; faire le grand voyage; passer l'arme à gauche; descendre la garde; casser sa pipe, sa canne; déposer sa chique; plier ses chemises; remercier son boulanger; souffler sa veilleuse; moucher sa chandelle; remiser son fiacre; garder les poules de M. le curé; manger les pissenlits par les racines; pour battre qn: donner une brossée, une frottée, repasser la chemise, tremper une soupe, secouer les puces, tanner le cuir, caresser les épaules, faire son affaire à qn, donner une giroflée à cinq feuilles (soufflet), faire voir les étoiles en plein midi, accom-

moder au beurre noir, accomoder qn aux petits oignons. Quelques euphémismes: corriger la fortune = tricher au jeu; mettre à l'ombre, coffrer, emballer qn = mettre en prison; je l'ai soulagé de son argent = voler; on lui met une cravate de chanvre = pendre; un nez fleuri = rouge (par boire); jouer des mains = se battre; jouer des jambes = se sauver; lever le pied = s'en aller en emportant la caisse; avoir les ongles en deuil; il porte le deuil de sa blanchisseuse = il a du linge sale; il n'est pas à prendre avec des pincettes = il est sale ou de mauvaise humeur; il ne voit pas plus loin que le bout de son nez = il est très sot; il est toujours dans la lune = très distrait. Il ne se mouche pas du pied = il est prétentieux; la graisse ne l'étouffe pas = il est très maigre; il ne portera pas cette insulte en paradis = je m'en vengerai plus tard; se remplumer (par un beau mariage) = regagner de l'argent; une dinde = femme stupide; un étourneau = un homme léger; une bécasse = femme sans esprit; un merle blanc = personne rare par son intelligence et son physique; un blanc bec = jeune homme inexpérimenté, qui croit savoir quelque chose; il est allé se percher au cinquième = il y demeure.

Il est maigre comme un cent de clous; il a été bombardé colonel = il a passé colonel sans le mériter; on l'a élevé dans du coton = il est gâté; vivre d'amour et d'eau claire = manger trop peu; faire monter qn à l'échelle = mettre en colère; voir rouge = se mettre en colère; ce couteau coupe comme le genou de ma grand' mère; quelques expressions pour les parties de la figure: nez de betterave; menton de galoche; une figure en casse-noisettes; des yeux de vache; figure de pleine lune; visage de plâtre = figure fardée — Un »écoute s'il pleut« = homme irrésolu; se coiffer de qn = avoir une prédilection pour qn; se coiffer le cerveau = se griser; faire le panier à deux anses = offrir le bras à toutes les dames; un nez où il pleut dedans = un nez retroussé; mettre du beurre dans ses épinards = améliorer sa situation; faire des yeux de merlan frit = des yeux amoureux; déménager à la cloche de bois, mettre la clef sous la porte = déménager sans payer; le poulailler = la partie supérieure d'un théâtre (le paradis); un pondeur infatigable = écrivain infatigable; il fait des économies de bouts de chandelle = il est avare; un crépage de chignon = une dispute entre femmes; changer un cheval borgne contre un aveugle = perdre dans un échange; prendre un billet de parterre = tomber par terre; la Sainte-Touche = le jour où on reçoit (touche) de l'argent; il ne vaut pas la corde pour le pendre; exécuter des hautes œuvres = le bourreau; un inspecteur des pavés = un fainéant. — En parcourant ces exemples, on s'apercevra qu'un grand nombre des expressions citées ressemblent beaucoup aux tournures allemandes analogues.

Les cours de **littérature** ont lieu le soir de 4 à 6 heures. Ils semblent être de beaucoup les plus intéressants, pour les dames surtout. L'auditoire, vaste amphithéâtre, qui peut contenir jusqu'à 800 personnes, est presque toujours au complet. Les meilleures places sont prises à partir de 3 heures et demie ou encore plus tôt. C'est que cela vaut la peine d'attendre, puisqu'on est sûr d'entendre quelque chose d'excellent, le comité de patronage tâchant de n'engager que les meilleurs professeurs de toute la France.

Pour des raisons faciles à comprendre, on traitait en matière de littérature des auteurs plus ou moins modernes. C'est à dire que, tout en remontant jusqu'aux classiques et à Lafontaine, on préférait les auteurs du XIX^e siècle. Voici les sujets des cours de littérature depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 15 août 1912: Le roman en France au XVII^e et au XVIII^e siècles — M. Morillot; le théâtre d'Émile Augier — M. Colardeau; la poésie en France de 1850 à 1900 — M. Morel; Chateaubriand et M^{me} de Staël — M. Baldensperger, professeur à la Sorbonne; le roman en France de 1800 à 1850 — M. Weil, professeur au Lycée de Versailles.

Malheureusement, lorsque j'arrivai, M. Morillot, un des professeurs les plus estimés, allait justement terminer ses conférences sur le roman en France, de manière que je n'avais qu'une seule fois le plaisir extraordinaire d'assister à son cours. Il analysa la «Nouvelle Héloïse» de J.-J. Rousseau, mais il ne donna pas seulement un résumé du contenu, il démontra aussi la cohérence de cette œuvre avec la vie et les opinions de Jean-Jacques, et l'influence qu'elle a exercée sur le romantisme. — Qu'on me permette d'ajouter ici un souvenir personnel de voyage. En allant à Grenoble par Chambéry, je ne pouvais pas m'empêcher de m'arrêter dans cette ville, capitale de la Savoie. Ayant depuis mon temps d'étudiant une certaine prédilection pour l'aimable et malheureux Jean-Jacques, je voulais rendre hommage à ses mânes en visitant les «Charmettes», sa fameuse maison de campagne, près de Chambéry. Il y vécut avec M^{me} de Warens et, selon ses propres termes, y passa les seuls moments heureux de sa vie inégale et mêlée. Le petit pavillon qu'ils habitèrent ensemble, est situé au milieu d'un paysage délicieux. Les pièces en ont été conservées dans le style du temps de Rousseau. A côté de la porte, on trouve une plaque, sur laquelle on a inscrit ces vers, attribués à sa bienfaitrice, M^{me} d'Épinay:

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rapelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs, et sa folie.
A la gloire, à la vérité
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté,
Ou par lui-même, ou par l'envie.

Dans les 6 conférences que M. Colardeau fit sur le théâtre d'**Émile Augier**, il analysa principalement les pièces qui traitent du mariage. Il exposa que, durant toute sa vie, le poète est resté au point de vue du mariage un optimiste endurci, malgré les changements que subirent ses opinions pendant les dernières années de sa vie littéraire: vers la fin de sa carrière, E. Augier écrivit une pièce où il se déclare pour le divorce («M^{me} Caverlet»). Ce qui rendait ces conférences encore plus intéressantes, c'est que M. Colardeau mettait l'oeuvre d'Émile Augier en rapport avec ceux de ses contemporains qui s'occupent du même sujet.

M. Morel, professeur au Lycée de Grenoble, fit un cours sur la **poésie lyrique de 1850 à 1900**. Il nous parlait des survivances du romantisme dans Théodore de Banville et Richepin, de la poésie parnassienne et ses principaux caractères: Leconte de Lisle et son disciple Sully-Prudhomme, de la poésie familière de Coppée, de la réaction contre la poésie parnassienne: du symbolisme (Mallarmé, Moréas, Verhaeren, etc. . .) et enfin de la poésie instinctive (F. Jammes, P. Verlaine, A. Rimbaud).

M. Morel, poète lui-même, comme on me disait, me semblait bien propre à nous entretenir de ce sujet. La franchise avec laquelle il donna son jugement sur chacun de ces poètes, rendait son cours fort captivant. Avec la même franchise, il nous révéla sa grande sympathie pour **Rimbaud et Verlaine**, ces deux bohémiens et enfants perdus, toujours hantés par la nostalgie de la grande route et de la liberté et qui ont montré, pendant toute leur vie, un profond mépris pour les lois et les usages. Mais ils ont été de vrais lyriques, si on considère la spontanéité, l'ingénuité et l'émotion pénétrante comme les signes du lyrisme. Voici quelques jugements sur Verlaine: «Seulement, cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues . . .» (Lemaître) Certes, il est fou. Mais prenez garde que ce pauvre

insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui ce qu'on dit aujourd'hui de François Villon, auquel il faut bien le comparer: »C' était le meilleur poète de son temps«. (Anatole France).

Dans son cours sur »Chateaubriand et M^{me} de Stael, M. Baldensperger, homme d'une élocution distinguée, nous expliqua l'importance de ces deux écrivains dans l'histoire des idées, et le rôle que les expériences étrangères ont joué dans leur formation intellectuelle et dans la conception de leurs chefs-d'œuvre.

M. Weil consacra 8 leçons au **Roman en France de 1800 à 1850**. Il divisa la matière dans les paragraphes suivants:

1. le roman personnel et lyrique, dont les représentants principaux sont M^{me} de Stael et Chateaubriand. Leur vie se trouve en étroit rapport avec leurs œuvres, qui contiennent beaucoup de confessions personnelles. Ils cultivent, suivant l'influence de J.-J. Rousseau, la description de la nature et le sentiment religieux. M^{me} de Stael est la première à poser la thèse féministe.
2. le roman personnel et psychologique. Ici, il faut nommer »Obermann« de Sénancour et »Adolphe« de Benjamin Constant. Dans »Obermann« l'analyse des sentiments domine. On peut comparer le héros de ce roman au René de Chateaubriand. Tous les deux souffrent du »mal du siècle«, de la mélancolie. Dans »Adolphe«, que M. Weil nomme un beau et pur chef d'œuvre, l'élément personnel a une portée générale. On peut parler d'un »cas d'Adolphe« puisque l'auteur, qui raconte dans ce roman sa propre histoire, nous y décrit la misère et les bizarreries de notre cœur, dont il analyse les souffrances d'une manière poignante.
3. le roman historique. Après avoir montré l'influence de Walter Scott sur les écrivains français — V. Hugo, p. e., manque de mots pour exprimer son enthousiasme à l'égard de l'auteur écossais — M. Weil attira notre attention sur la beauté des portraits et des tableaux dans le »Cinq Mars« d'Alfred de Vigny. En même temps, il jeta un coup d'œil sur l'altération des faits historiques qu'on peut remarquer dans cette œuvre. — Il appela »Notre dame de Paris« de Victor Hugo une prodigieuse évocation du passé et une admirable vision de Paris au XV^e siècle. Ce qu'il y a encore de beau dans ce roman, c'est la vie des choses.
4. le roman romanesque: Il y comprend l'œuvre de George Sand, qui consiste en romans personnels: »Indiana« où la thèse féministe se retrouve, romans socialistes: »Le Meunier d'Angibault«, »Le Péché de M. Antoine«, romans champêtres: »La Mare au diable«, »La petite Fadette«, romans mondains: »Le Marquis de Villemer«.
5. le roman psychologique. Dans ce paragraphe, M. Weil s'occupa de la vie et de l'œuvre de Stendhal et de son disciple: Prosper Mérimée. Stendhal veut atteindre la réalité psychologique en ne donnant que des faits, rien que des faits. La seule qualité de style est pour lui: la simplicité, et comme livre d'inspiration il lit chaque jour, avant d'écrire, quelques pages du Code civil. Il veut, pour ainsi dire, démonter la mécanique de l'âme et les ressorts de l'action. Quant au style, M. Weil juge P. Mérimée supérieur à Stendhal. Son style est aussi clair et précis mais plus artistique que celui de Stendhal. Dans un minimum de mots il exprime le maximum d'impressions.
6. Le roman réaliste: Balzac. En parlant de son origine, de sa vie, de ses difficultés et de ses luttes, M. Weil nous montra que jamais homme ne fut mieux préparé pour son œuvre que Balzac. Il traita, en particulier, de son style, qui est mauvais, quand il veut bien écrire, et qui est la vie

même, quand il ne veut pas faire des phrases. Suivant les circonstances, Balzac peut parler comme un notaire ou comme un ouvrier. Il a besoin d'être exact. Il sait le français, l'argot, le patois, il connaît tout Paris. Puis M. Weil analysa la «Comédie humaine», dont l'esprit général est le réalisme et le pessimisme. Enfin il indiqua l'influence de Balzac sur le roman de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Par ce résumé, bien superficiel d'ailleurs, on remarquera que les cours de littérature sont, vu le peu de temps qu'on peut leur accorder, aussi complets que possible. Pendant les autres mois que durent les cours de vacances, il y a également des conférences littéraires du plus haut intérêt.

Pour faciliter aux étudiants étrangers un enseignement très développé, on ne se restreint pas aux cours de langue et de littérature que nous venons de résumer. On consacre chaque jour une heure à des sujets divers, soit à **l'histoire, à la géographie et à l'art, soit aux institutions et à l'organisation économique de la France moderne**. Si le sujet le permet, ces conférences sont illustrées de projections lumineuses. En voici quelques-unes, auxquelles j'ai assisté :

Les constitutions de la France au XIX^e siècle; Sites pittoresques du Dauphiné; La France industrielle et commerciale; Les villes romaines de la vallée du Rhône; L'art à Grenoble.

On invite même des professeurs étrangers qui jouissent d'un certain renom, à faire des conférences. Ainsi, en été 1911, Herr Schneegans, professeur à l'université de Bonn, parla des «Avantages d'un séjour à l'étranger pour l'étude des langues modernes». L'année passée, un Écossais fit une conférence sur l'art en Écosse, un autre: Un voyage en Écosse, un Italien: sur la famille romaine.

Ajoutons ici, ce qui regarde tous les cours qui consistent en plusieurs leçons, que chaque leçon est indépendante de la leçon précédente. On peut donc commencer à assister aux cours à n'importe quel moment des vacances.

Assez pour l'étude. Passons maintenant aux **divertissements** et aux **excursions**. On comprend que les étudiants qui jouissent de leurs vacances d'une telle manière, aient besoin de se distraire et de prendre l'air. Le Comité de Patronage, qui pourvoit aux besoins intellectuels, s'occupe aussi du bien-être physique des étudiants. Il organise de nombreuses réunions amicales, où on chante, danse et joue de petites comédies. En outre, les étudiants allemands, anglais, italiens, bulgares, enfin de toutes les nations représentées en grand nombre, donnent une soirée, à laquelle ils invitent les professeurs, les familles de Grenoble et tous les autres étudiants.

Il va sans dire que la soirée allemande offrait aux autres étrangers et aux Français qui regardaient par la grille, l'aspect d'un régulier «Kommers» avec des chansons chantées en chœur et des «Salamander». On a même fondé un «Stammtisch» allemand. Personne ne m'en voudra, si j'avoue que je n'y suis allé qu'une seule fois. Je suis d'avis qu'on ne franchisse pas la frontière pour continuer la vie qu'on mène en Allemagne, mais qu'on profite de toutes les occasions possibles pour élargir son horizon.

Quant à prendre l'air frais, il y a beaucoup de belles promenades et de jardins publics à Grenoble, notamment le Jardin des Dauphins. De là, on jouit d'une vue d'ensemble de Grenoble et des vallées de l'Isère et du Drac avec les chaînes environnantes, spectacle grandiose. Au mois de juillet, on y joua «l'Arlésienne» d'Alphonse Daudet sur une scène, montée en plein air. Le ciel morne, le vent et un orage qui allait éclater, en firent les coulisses naturelles. — Dans les nombreux squares de la ville, les musiques militaires se font entendre plusieurs fois par semaine. Le samedi soir, il y a la retraite au flambeaux.

Vu la situation de Grenoble, qui est le centre de l'alpinisme en France, il est facile à comprendre que les étudiants étrangers désirent profiter de leur séjour également à ce point de vue. Le comité de patronage a eu l'heureuse idée de donner un jour de congé par semaine: le samedi. Pour ce jour et souvent pour le dimanche suivant, il organise des excursions, qui se font soit dans les Alpes dauphinoises, soit dans les grandes villes de la vallée du Rhône, à pied, sac au dos, en voiture ou en automobile. Pour ces excursions, il faut se faire inscrire au secrétariat et payer d'avance. Les étudiants bénéficient d'importantes réductions sur les tarifs des tramways et des chemins de fer, enfin de tous les moyens de locomotion. S'il y a beaucoup d'inscrits, ils sont divisés en groupes. Chacun de ces groupes a pour guide un professeur ou une personne expérimentée qui connaît bien la région à parcourir. Mais cela n'empêche pas qu'une fois, nous nous sommes égarés au milieu des montagnes du **Vercors**. La vérité du proverbe »errare humanum est« nous fut prouvée une fois de plus. Et une fois de plus, il nous fut démontré que ce sont les choses imprévues, les petites improvisations qui font le plus de plaisir. Nous nous étions perdus, il fallut se résigner. A l'heure où nos hôtes nous attendaient pour la soupe, nous étions — par un temps d'orage et de grêle — à trente kilomètres de la station la plus proche. Et les pauvres étudiantes, qui étaient venues en souliers bas, en toilettes légères et avec leur ombrelle à cette promenade qui, selon l'affiche officielle, devait durer deux heures et qui était ainsi devenue une promenade de deux jours . . . ! »Contre la force il n'y a pas de résistance«. Après avoir achevé les provisions d'un misérable cabaret de village, on se décida à coucher à l'improviste: deux à deux ou trois à trois dans une seule chambre. Le lendemain, nous étions forcés de continuer cette mémorable excursion pour faire encore une »promenade« de six heures. Pour animer le courage des braves touristes si persévérants, on employait le moyen très connu des soldats: on chantait. Les étudiants allemands se groupèrent et entonnèrent, en plein Dauphiné français, l'une après l'autre de ces chansons populaires qu'on entend chanter si souvent aux troupiers allemands et maintenant aussi aux »oiseaux de passage«. On commençait déjà à les aimer, ces chansons de marche, puisqu'on nous a souvent priés de continuer.

Les Russes, qui sont aussi très nombreux, nous ont imités. Vous auriez pu entendre leurs airs mélancoliques au milieu des forêts qui entourent la **Grande Chartreuse**. Car c'est là que se dirigeait notre prochaine excursion. D'après les forces physiques de chacun, on nous avait divisés en trois caravanes, qui faisaient le tour, soit à pied, soit en automobile, ou bien moitié à pied, moitié en voiture. La caravane des »très bons marcheurs« partait à 5 h. du matin pour arriver, après une marche assez pénible, à midi et demie au lieu de destination. On avait envoyé les automobiles des autres caravanes, qui nous avaient prévenus de beaucoup, à notre rencontre pour nous conduire le reste du chemin. Nous passâmes par un paysage d'une beauté incomparable. Dans les forêts de la Chartreuse, les sapins se dressent droits comme des clochers, laissant, quand il y a une clairière, apparaître les belles cimes, qui limitent l'horizon. — Ayant fait beaucoup de mauvaises expériences, les dames surtout étant souvent venues avec des chaussures impropres à une course de montagne, le Comité avait affiché de se bien équiper pour l'excursion et surtout de se munir de chaussures ferrées. Une dame, qui avait pris cet avis à cœur, avait mis ses souliers bas vernis — mais ferrés! — Après le déjeuner, tiré du sac, et après s'être reposé des fatigues de la marche, on visita le couvent, immense corps de bâtiments, qui datent de 1676. En parcourant les chapelles, les salles, les cellules dépourvues de tout habitant, et les petits jardins des pères, qui, jadis si bien tenus, montrent à présent un aspect d'abandon, on éprouve presque un sentiment de regret. Combien d'hommes, las de lutter, ont cherché dans cette solitude la paix de l'âme et l'oubli du monde!

Mais tout à coup, la voix d'un de nos professeurs nous arracha à nos méditations. Il fallut se rendre dans la cour du couvent, où tous les étudiants se réunirent pour être photographiés. Jamais on n'avait vu une société d'excursionnistes aussi nombreuse et représentant toutes les nations — On retourna par le »Désert«, où la route suit, entre deux parois rocheuses, le cours sinueux d'un torrent — Par les rochers à pic qui la cernent, cette route nous rappelle le »Höllenthal« dans la Forêt noire. — Nous parvînmes à St.-Laurent-du-Pont, où nous prîmes le train, qui nous ramena, par un beau clair de lune, à notre ville universitaire.

Une troisième excursion nous éloigna encore plus de Grenoble. Le but en était pour les uns: Marseille, Arles, Avignon, Orange. Les autres ne s'étaient proposés que de visiter cette dernière ville, ou les deux groupes voulaient se réunir pour assister à une représentation de »Polyeucte« sur la scène du théâtre antique. Mounet-Sully, un des plus fameux acteurs français de notre temps, devait jouer le rôle de Polyeucte.

Ceux qui voulaient voir **Marseille** et les villes de la vallée du Rhône partirent le vendredi, 2 août. On arriva à Marseille à minuit, après un trajet de 8 heures. Parmi les noms de villes que, tout en sommeillant, on entendait crier au contrôleurs, ce fut celui de Tarascon qui frappa le plus l'oreille. Tout le monde se réveilla en sursaut pour jeter un regard sur cette ville et ses alentours, immortalisés par Alphonse Daudet. La lune éclairait d'une douce clarté la fameuse chasse du grand Tartarin. — A Marseilles, nous allâmes nous coucher dans un hôtel des plus modernes. Le lendemain samedi, on visita, par un beau soleil, les curiosités de Marseilles, notamment le chemin de la Corniche, grande avenue qui s'étend le long de la côte, et qui offre une vue magnifique sur la baie de Marseilles. L'église Notre-Dame de la Garde est une autre curiosité que les touristes ne manquent jamais de voir. Elle se trouve sur une colline calcaire, dépourvue de toute végétation. Le clocher est surmonté d'une statue colossale et dorée de la Vierge. Comme le nom l'indique, Notre-Dame de la Garde est la protectrice des marins et des pêcheurs, et sa statue sert de point de repère aux navires. La vue dont on jouit de la terrasse de l'église, est incomparable quant à l'immensité de l'horizon et aux beautés variées du tableau qui s'offre, surtout par un splendide coucher de soleil. — L'après-midi, nous faisons une petite promenade en mer au Château d'If, la »Bastille du Midi«. C'est dans les cachots de cette prison qu'Alexandre Dumas fait passer de tristes années aux héros de son roman »le Comte de Monte-Christo«: Edmond Dantès et l'abbé Faria. — Deux heures suffirent pour ce voyage, le premier peut-être que beaucoup d'entre nous s'offraient sur la Méditerranée.

Le lendemain dimanche, nous nous mîmes en route pour **Arles**, où on visita les arènes, le théâtre antique et les Aliscamps, ancien cimetière romain. Les arènes, un des plus grands amphithéâtres romains en Gaule, sont probablement du premier siècle de notre ère. Après avoir été transformées au moyen âge en forteresse, qui renfermait beaucoup de maisons et de bâtiments de toutes sortes, elles ont été délivrées de ces constructions parasites en 1825. Le théâtre antique a aussi été détruit au moyen âge, les matériaux furent employés à la construction de plusieurs églises. Les paysans ont pillé les murs de leurs marbres pour en construire leurs misérables cabanes.

Sur la place du Forum, ancien forum romain, on a élevé la statue du poète Frédéric Mistral, dont la patrie et la résidence se trouve non loin d'Arles. Il est le fondateur de la société des Félibres, qui s'efforce de conserver la langue provençale en la cultivant en prose et en poésie. Le siège principal du félibrige est **Avignon**, ville où se dirigea notre excursion après l'arrêt à Arles.

A Avignon, on se borna à visiter ce qui offre le plus d'intérêt: le château des Papes. Avec ses tours, ses créneaux et ses murs, épais de 4 m, il donne plutôt l'impression d'une forteresse que d'un palais — et surtout d'un palais papal. Après avoir rafraîchi nos connaissances historiques en parcourant l'intérieur du palais, nous nous rendîmes à la gare pour prendre le train d'Orange.

Lorsque nous descendîmes du train, la pluie tombait à verse. On supposait que c'était seulement un orage qui passerait tout de suite. On espérait toujours jusqu'à ce que l'avis officiel fut affiché que la représentation n'aurait pas lieu. Il était 7 heures du soir, le train pour Grenoble partait à 2 h. du matin. Il fallait faire bonne mine à mauvais jeu. On s'installa donc tant bien que mal dans l'hôtel le plus élégant. Puisqu'on ne voulait pas être privé de la représentation de Polyeucte, on en organisa une dans la chambre qu'on nous avait cédée à l'hôtel. Quelques étudiants, en costumes arrangés à la hâte, lisaient les principaux rôles. Qu'on me fasse grâce de décrire l'effet, produit par cette représentation improvisée! Mais pouvait-on mieux passer le temps! Vers minuit, la pluie ayant cessé, on se mit en route pour voir le théâtre. Ce ne fut qu'après de généreuses promesses que le concierge, réveillé un peu trop brusquement, nous laissa entrer. Et nous voilà, à minuit, sur la scène de l'ancien théâtre romain! Pour en prouver l'excellence de l'acoustique*), un jeune Français, bon déclamateur, se déclara prêt à nous réciter quelques vers. Nous autres, auditeurs, étions montés au plus haut de l'amphithéâtre, de sorte que le récitant n'était plus visible. Néanmoins, il faut avouer que pas une syllabe des vers récités ne nous échappa. Ici aussi, on demanda une chanson aux Allemands, qui ne tardèrent pas à accomplir ce souhait. Après s'être groupé, on chanta »Am Brunnen vor dem Tore«. C'était vraiment extraordinaire que d'entendre cette chanson, si chère à nous tous, remplir de ses doux accords le théâtre antique. — Outre ce théâtre, Orange, l'ancien Arausio, possède encore un monument qui rappelle le temps des Romains et dont elle peut être fière: un arc de triomphe, le plus beau et le mieux conservé qui existe en France. Nous avions le temps de le visiter avant de quitter la ville où nous avons été si contrariés par la disgrâce du temps.

A 2 h. du matin, on partit d'Orange pour arriver à 7 h. à Grenoble et pour aller au cours à 8 h. Vraiment, on n'était pas paresseux à ces cours de vacances!

On peut s'imaginer que je garde le meilleur souvenir de cette ville hospitalière, si favorable aux études, et du temps où j'ai parcouru le Dauphiné, ce joli coin de France. Puissent ces lignes exprimer ma reconnaissance envers tous ceux qui ont concouru à me faire passer des semaines si agréables.

*) La muraille qui sert de réflecteur, n'a pas moins de 37 m de hauteur, 103 de longueur et 4 d'épaisseur. On a restauré le théâtre romain depuis 1894. Tous les ans ont lieu des représentations dramatiques par des artistes de la Comédie française.